

# MARSOLLIER DES WETIÈRES

AUTEUR DRAMATIQUE

---

## LETTEES INÉDITES (1)

---

Benoît-Joseph Marsollier des Vivetières naquit à Paris, en 1750. Sa famille appartenait à la magistrature. Ayant cédé de bonne heure à son goût pour la littérature dramatique, il devint le collaborateur du compositeur Dalayrac, son ami, dont les talents l'aidèrent puissamment à faire prospérer le théâtre de l'Opéra-Comique.

Ses productions furent nombreuses. Nous n'en citerons que quelques-unes, — en faisant suivre leurs titres de notes, que nous trouvons éparses dans la correspondance de notre auteur. Ses principales pièces sont:

LE VAPOREUX, comédie en deux actes et en prose, représentée à Paris, le 3 mai 1782.

CÉPHISE ou L'ERREUR DE L'ESPRIT, comédie en un acte et en prose, représentée pour la première fois par les comédiens italiens du roi, le mardi 28 janvier 1783, et jouée à Lyon la même année, dans le mois de novembre, pendant le séjour de l'auteur dans notre ville.

(1) Lecture faite à la Société littéraire de Lyon, dans la séance du 28 juin 1865.

Cette pièce est précédée d'un avertissement, dont la lecture emprunte quelque intérêt aux appréciations qu'elle contient sur le public lyonnais de l'époque. Je le copie :

« Cette comédie jouée avec succès, sur un théâtre particulier, devant une société nombreuse et choisie, fut reçue avec empressement par les comédiens italiens, et représentée sur leur théâtre ; son sort fut très-différent de celui auquel ils avaient paru s'attendre. L'auteur la retira le même soir....., fit des retranchements, la réduisit en un acte....

« Appelé dans cette ville, (1) par l'amitié et par les agréments de toute espèce qu'elle, offre aux étrangers, il relut Céphise à quelques personnes. Le plaisir qu'elle parut leur faire, le zèle et le talent de plusieurs acteurs l'ont décidé à la faire représenter. Le succès qu'elle a eu a passé son espérance; tous les traits ont été sentis, saisis, par un public impartial. Les rôles ont été rendus avec intelligence. La troisième représentation a eu encore plus d'ensemble que la première. L'affluence des spectateurs, l'indulgence qu'ils ont témoignée, les marques particulières et flatteuses de bienveillance, que quelques-uns d'eux ont daigné donner à l'auteur, tout se réunit pour le pénétrer de reconnaissance et lui faire désormais une loi de consacrer quelque fois aux plaisirs de cette ville l'emploi de ses faibles talents : heureux s'il peut réussir. »

LA CONFIANCE TRAHIE, comédie en un acte et en prose, fut représentée en 1784.

NORAC ET JAVOLCI, drame dont le sujet est un épisode de la vie de Beaumarchais, fut joué pour la première fois à Lyon, le 3 mars 1785, et imprimé en cette ville, au profit des pauvres mères-nourrices, la même année. Cette pièce est précédée de cet avis :

(1) Lyon, dans le mois de novembre 1783.

« Dans le temps où la capitale accorde un tribut aussi rare que ' flatteur au génie d'un homme que les événements de sa vie et ses talents littéraires ont rendu célèbre, au moment où la ville de Lyon s'empresse de concourir à un projet de bienfaisance qui a été proposé par lui, le jour même d'une représentation donnée en faveur de cette utile institution, on a dû penser que cette ville verrait avec plaisir sur son théâtre un trait de la vie de M. C. de B., qui fait honneur à son cœur et semblait déjà annoncer tout ce qu'on devait attendre de sa sensibilité, etc., etc.... » Lyon, 1785.

Marsollier donnait, les années suivantes :

NINA ou LA FOLLE PAR AMOUK, comédie lyrique en un acte, musique de Dalayrac, 1786.

LES DEUX PETITS SAVOYARDS, opéra joué à Paris en 1789, et à Lyon, le 9 novembre 1792.

Durant cette seconde représentation, qui eut lieu au théâtre des Célestins, un acte horrible vint jeter la terreur parmi les assistants.

Des Jacobins, ivres de sang, se précipitèrent en effet dans l'intérieur de la salle et envahirent la scène. L'un d'eux portait au bout d'une pique la tête sanglante d'un des officiers du régiment de Royal-Pologne, massacrés à Pierre-Scize dans la journée (1).

CANGE, LA PAUVRE FEMME, deux pièces qui attirèrent tout Paris, furent jouées en 1793. Marsollier prenait la défense des principes de la morale, à l'époque la plus dangereuse de la révolution.

Les autres pièces de Marsollier sont :

(1) Balleydier qui tenait ce fait de M. Duchesne, l'a fait graver dans son histoire sur la ville de Lyon, mais au lieu d'une seule tête, il en fait exposer trois.

Toyoz J.-B. Monfalcon. *Histoire de la ville de Lyon*. T. 2. p. 924.

ADÈLE ET DORSAN, comédie en 3 actes et en prose, mêlée d'ariettes, représentée sur le théâtre de l'Opéra-Comique, ci-devant théâtre italien, le 8 floréal an in, (lundi 27 avril 1795).

MARIANNE, comédie en un acte et en prose, mêlée d'ariettes, représentée pour la première fois sur le théâtre de l'Opéra-Comique de la rue Favart, le 19 messidor an iv., (7 juillet 1796).

LA MAISON ISOLÉE OU LE VIEILLARD DES VOSGES, comédie lyrique en deux actes, musique de Dalayrac, représentée sur le théâtre italien, le 22 floréal an v, (11 mai 1797).

L'IRATO OU L'EMPORTÉ, opéra joué en 1801, est l'un des chefs-d'œuvre de Méhul.

Le talent de ce compositeur se pliait au genre comique et gracieux. Il l'a prouvé dans cette pièce où il sut assez bien saisir la manière et la couleur italienne pour tromper, avec Marsollier, le public de Paris.

LE CONCERT INTERROMPU, représenté en l'an x, 1802, etc., etc\_\_

Ayant habité Lyon pendant quelques années, Marsollier des Vivetières possédait, à Brignais, une propriété dans laquelle il avait fait construire une salle de spectacle ; plusieurs de ses pièces y furent jouées.

En 1814, le roi le nomma chevalier de la Légion-d'Honneur.

Une des biographies de cet auteur dramatique contient le passage suivant, dans lequel la bonté et la générosité de Marsollier sont justement appréciées :

« Le talent littéraire de Marsollier était son moindre mérite; à la probité la plus délicate il joignait un cœur bon et sensible, un caractère aimable et modeste; sa conversation était des plus attrayantes ; il employait une

partie de ses moyens pécuniaires à aider ceux de ses amis qu'il savait dans le malheur. »

Vivant à Paris, après avoir perdu une grande partie de sa fortune emportée par la révolution, il conservait un souvenir profond des personnes avec lesquelles il s'était lié en province, et ne laissait échapper aucune occasion de les obliger.

Informé que le fils de l'un de ses vieux amis, forcé de rester dans la capitale pour y poursuivre ses études dans la carrière militaire, se trouvait très-gêné, par suite de la mise sous le séquestre de toutes les propriétés de son père, en 1793, il lui écrit :

« Mon cher Emile, voudriez-vous vous amuser à copier *un peu vite* quelques pièces de théâtre, nous en avons plusieurs à vous donner. Vous savez que votre patron, votre parrain, Jean-Jacques, copiait de la musique dans ses moments de gêne et il en était tout fier; je pense, d'après cela, que notre cher Emile ne dédaignera pas cette petite besogne ; des paroles d'opéra-comique valent bien des notes. Si cela vous convient, vous voudrez bien aller trouver demain matin, le citoyen Dalayrac, mon ami, logé rue Helvétius, près la rue de Louvois.... Vous lui porterez le billet ci-joint, et il vous donnera tout de suite un manuscrit. » (1)

Salut et Fraternité,

Votre concitoyen.

(1) Cette lettre n'est pas datée, mais suivant la correspondance que je possède, elle doit être du 22 floréal 1794. Les copies à faire étaient *RAOUL CRÉQUI*, pièce déjà représentée, mais à laquelle Marsollier avait fait beaucoup de corrections, nécessitées par la révolution, et *ARNIL* ou *LE PRISONNIER AMÉRICAIN* une des œuvres nouvelles de l'auteur.

Le 9 fructidor, MarsoUier, si ingénieux pour faire accepter un bienfait en le revêtant des formes d'un salaire, écrivait encore à son protégé, dans des termes dont il est inutile de faire l'éloge :

« J'apprends, cher ami, que depuis quelques temps, vous vous trouvez un peu gêné ; permettez-moi de vous faire des reproches de ne vous en être pas ouvert à vos amis, ils étaient dignes de votre confiance et méritent, j'ose le dire, le plaisir de vous obliger. Vous avez la complaisance de déchiffrer, copier mes griffonnages et par là, vous me rendez un service essentiel, qu'un autre ne pourrait me rendre, ni si bien, ni si obligeamment que vous ; déjà, je vous suis redevable de deux pièces, ainsi, je ne vous offre rien ; ce n'est qu'un compte que j'ouvre avec vous, et qui ne vous engage à rien, qu'à faire cette besogne à vos moments perdus, et sans rien prendre sur votre travail, sur votre repos, ni même sur vos amusements, s'il en est.

« Je joins donc ici un assignat de quatre cents livres, et nous noterons, de part et d'autre, les copies que vous voudrez bien me faire. »

Salut, Fraternité et Amitié,

9 Fructidor.

Occupé à réunir les restes épars de sa fortune, et se voyant retenu à Lyon par cette triste tâche, MarsoUier des Vivetières avait confié à son jeune ami le soin de veiller à la représentation de ses comédies. Pendant son séjour ici, il lui écrivait :

« J'ai reçu, avec bien du plaisir, votre lettre, citoyen ami, je m'attendais bien que vous ne négligeriez pas mes intérêts ; et que vous verriez Fleury quand il le faudrait ; je connais, par une longue expérience, votre envie de m'o-

bliger et je serai toujours reconnaissant, mais jamais étonné de ce que TOUS ferez pour moi. J'espère être à Paris le 30 octobre. Je désirerais fort que CÉPHISE ne fût pas jouée d'ici là, et pour ce retard, je m'en rapporte au zèle ordinaire, et à la diligence de MM. les acteurs. Laissons donc aller les choses, mais si cela peut se reculer jusqu'à mon arrivée, cela sera tant mieux.

« Parlez à Fleury de LA CONFIANCE TRAHIE, que je lui ai laissée ; demandez-lui s'il l'a lue ; priez-le, s'il ne l'a pas fait, de la lire, de méditer l'effet que peuvent produire les scènes entre lui et Mole qui a accepté le rôle de Derville ; dites-lui que je me trouverais heureux de voir cet ouvrage joué par deux talents supérieurs.

« Dites mille choses à Dalayrac ; s'il était ici, il verrait que je n'ai pas un instant pour penser à travailler. La vente d'un mobilier très-considérable, très-minutieux, et qu'on ne peut vendre à la campagne que pièce à pièce et, après mille dits et redits....., emploie le temps d'une manière très-désagréable, mais indispensable. Et puis, les paiements à recevoir, les courses à Lyon à cet effet, la disposition de cet argent qui a pensé être volé il y a quatre jours chez M. Favre ; (1) on avait déjà percé le mur, heureusement on a aperçu les voleurs. Je suis, en conséquence, à Lyon, aujourd'hui 24 septembre, pour échanger les tentants écus contre des lettres de change. Je n'ai pas le temps de lire, d'écrire et la lésinerie de mes acheteurs, leurs mésoffres, leur défiance, leurs mauvais propos me font souvent passer des moments bien durs et me serrent la tête d'une étrange façon. A Paris, je travaillerai, si j'en ai le courage, car les Italiens m'ont dégoûté de tra-

(1) On trouve, dans les almanachs de Lyon, un René Favre, homme de loi, rue Saint-Jean, en 1791.

vailler pour eux, et peut-être pour tous les théâtres de Paris.

« Adieu, cher ami, songez que c'est là le nom que je veux que vous me donniez désormais; il me flattera beaucoup. Mes respects à M<sup>me</sup> Dalayrac. M. Goulard, à Lyon avec moi, me charge de le rappeler à votre souvenir. »

Rentré à Paris, après avoir terminé ses affaires, Marsollier, en réponse à une lettre reçue de son ami, alors officier d'artillerie, à l'Ecole de Châlons-sur-Marne, lui écrivait :

« Que d'infortunes, mon cher ami !... Mars vous a déjà fait sentir ses rigueurs, mais je puis enfin espérer, d'après votre lettre, que dans ce moment, toutes vos affaires sont en bon état... Pour moi, mon ami, souvent l'oreille basse, l'oeil rouge, le pied traînant, la main fatiguée de griffonner, je fais des pièces; je fais bien pis, je les donne au public qui me siffle.... Oui, mon cher ami, LAURE ou L'ACTRICE CHEZ ELLE, malgré le talent inimitable de M<sup>me</sup> St-Aubin, (1) malgré ma vieille expérience, les scrupuleuses observations de Dalayrac, de Fleuriot, (2) etc., etc., a été huée le 5 de ce mois.... Mais rassurez-vous...., ne devenez pas furieux...., à la seconde représentation nous avons pris notre revanche. — Nous avons contre-cabale, car bien certainement et de l'aveu de la comédie, il y avait cabale contre M<sup>me</sup> St-Aubin. Elle avait reçu, les cinq jours qui avaient précédé la première représentation, vingt lettres anonymes et infâmes, où on lui annonçait que la pièce qu'elle avait *fait faire pour l'encenser* ne passerait pas. Enfin, la pièce a passé, nous sommes à la sixième représentation et à la cinquième avec ELISCA. Il y avait du

(1) Actrice de l'Opéra-Comique, en 1795, etc.

(2) Acteur de l'Opéra-Comique, en 1795.

monde et beaucoup, ce qu'on n'attendait pas avec ELISCA, qui fait fuir. Malgré cela, cette pièce a reçu un coup mortel, et c'est ce que les ennemis de M<sup>me</sup> St-Aubin voulaient. Elle ne *fera pas recette, malheureusement*, par elle-même, et il faudra la soutenir. M<sup>me</sup> St-Aubin nous sert à merveille et avec un zèle, un courage dont nous devons lui savoir gré.

« EMMA sera jouée à Faydeau le 24, je crois. C'est une rude besogne. Trois actes, avec un musicien qui commence et n'ose parler haut à ses camarades qui ne l'écoutent guère. Juillet a pris son rôle en grippe et il le joue détestablement. Non, mon ami, il vaut encore mieux être canonnier qu'auteur, dit-on être sourd pendant huit jours. M. et M<sup>me</sup> Dalayrac vous font mille amitiés, ainsi que nos amis communs. »

Marsollier, cédait toutefois volontiers à l'entraînement de son heureux caractère, et il oubliait alors bien vite ses nombreux soucis d'auteur. Il était heureux, surtout quand il pouvait retrouver, avec ceux qu'il aimait, ces bonnes heures d'épanchement sincère et ces douces causeries qui, par les impressions nouvelles, comme par les souvenirs qu'elles rappellent font, à tous les âges de la vie, le charme des esprits honnêtes.

« Je pensais à vous... mon'cher ami ; je me disais, je lui dois une réponse, et je veux lui écrire.... À l'instant, nos solos, nos bouts rimes, nos devises, nos impromptus se présentent à ma mémoire; essayons, me disais-je, de ces couplets que je faisais avec cette facilité, dangereuse peut-être.... de ces couplets à la grosse.... mais qui, malgré cela, ont encore leur petit mérite par leur moralité... Je vous les envoie.

## AIR NOUVEAU.

*Que ne suis-je la fougère.*

Profitez do la jeunesse,  
Emile, amusez-vous bien;  
Car lorsque vient la vieillesse,  
On ne s'amuse de rien.  
Cultivez filles et femmes,  
Ce métier a des appas ;  
Parlez toujours de vos flammes,  
Mais surtout n'en brûlez pas.

Pour mieux séduire une belle,  
Cent fois faites-lui serment,  
De n'adorer jamais qu'elle;  
On croit toujours son amant !  
A Cliloë dites de même,  
A Thédure, tout autant;  
Si chacune croit qu'on l'aime,  
Chacune vous croit constant.

Le monde est un champ de roses,  
Il faut toutes les cueillir;  
Quand les unes sont écloses,  
D'autres vont s'épanouir.  
Point de fausse modestie,  
Point de ces grands sentiments ;  
Songez bien que, dans ta vie,  
On n'a qu'une fois trente ans.

## ENVOI.

Mon ami, cette morale  
Ne fut jamais dans mon cœur;  
Mais, dans votre capitale,  
Le plaisir, c'est le bonheur.

Aux champs on vaut mieux, peut-être !  
 On a moins de fausseté;  
 Si l'on est moins heureux *d'être*,  
 On l'est plus *d'avoir été*.

« Entendez-vous celui-là ! le repos de la conscience !  
 Oui, je laisse à votre sagacité le soin d'apprécier la finesse  
 de cette pensée que je soupçonne plus que je ne l'entends.  
 Mais vous reconnaissez le genre, le cachet, c'est de notre  
 fabrique. Adieu. »

« Montfort-Lamaury, an n.

Sans contester la sagesse ordinaire des jugements du  
 public, il est permis d'affirmer qu'ils n'échappent cepen-  
 dant pas toujours à d'injustes préventions. Les intrigues  
 d'une basse jalousie ont même plus facilement prise sur  
 les masses que sur les individus. Marsollier, paraît-il, a  
 souffert de ces préventions peu méritées et de ces sourdes  
 menées ; mais il savait parfois prendre sa revanche, du  
 moins la lettre suivante autoriserait à le penser.

« J'ai reçu une fort jolie lettre de vous, mon cher ami ;  
 je vous en ai répondu une bien sotté à Toulon, et celle-ci  
 ne vaudra guère mieux ; elle vous assurera toujours de ma  
 tendre amitié, et à ce titre elle vous sera agréable, j'en  
 suis sûr. J'ai donné ici une parade, j'ai *un poco* mystifié  
 mon maître, le citoyen public, et il a donné dans le pan-  
 neau. L'IRATO a été joué et applaudi comme l'ouvrage *Del*  
*famoso Fiorelli*, et il n'était que du Français Méhul et  
 de votre serviteur. La musique est délicieuse, le poème  
 gai, fou, mais sans intrigue ni intérêt. Enfin, on y vient,  
 on y rit, on y paye, et si cela ne me vaut pas de gloire,  
 j'en aurai du moins quelque argent, ce qui n'est pas sans  
 mérite ; il y en aura donc dans l'ouvrage ; *ergo*, j'ai  
 bien fait. Adieu. . . . allez-vous toujours en Egypte, et  
 quand partez-vous ? . . . . .

Marsollier des Vivetières avait d'excellentes relations dans la très-bonne société; sa lettre du 8 messidor an x (26 juillet 1802), suffit pour le prouver.

« Je croyais vous avoir tout-à-fait perdu, mon cher ami, et je m'en affligeais...- vous m'écrivez aujourd'hui, laissons le passé et jouissons du présent.

« La petite pièce du CONCERT INTERROMPU a bien réussi. C'est peu de chose, mais les acteurs jouent bien, la musique est jolie. Au dénouement, Martin joue très-bien du violon, Clieas de la basse, M<sup>lle</sup> Pingenet cliante un air italien que les acteurs accompagnent. En voilà assez pour obtenir un succès.

« Nous avons jusqu'ici fait bien des châteaux en Espagne, voilà que nous y avons des pièces; mais celles-ci ne rapportent pas plus que les premiers. Nous ne retirons rien de chez l'étranger. Je ferai vos compliments à Dalajrac, en lui racontant nos succès espagnols. Mille remerciements de l'intérêt que vous prenez à nos productions.

« Je sais, mon cher ami, quoi que vous en disiez, que Toulouse est une ville où l'on s'amuse beaucoup. Il y a une dame charmante, M<sup>me</sup> du Crenil, que j'ai vue à Paris; celle-là suffirait pour faire aimer une ville, vous la connaissez sûrement. Elle était l'amie de M<sup>me</sup> Donadieu-St-Yon, qui s'est, je crois, remariée à Aix, près de Marseille.

« Fulchiron (1) et sa mère sont à Lyon pour quelque temps. M<sup>me</sup> de Carvailho vient de perdre sa petite fille.... Elle est inconsolable.

« Edouard (2) va faire un superbe mariage; il aura un

(1) M. Fulchiron a été député du Rhône; il écrivait des comédies et les lisait à ses amis.

(2) Neveu de Marsollier et capitaine; à cette époque il n'avait pas vingt ans.

jour le château de Fernej-Voltaire... C'est fort joli et avec une très-grande fortune, il trouve aussi de la beauté, des talents, des vertus....

« Césarine (1) aurait offert ces derniers avantages, mais point de dot ! C'est une ombre terrible au tableau et qui obscurcit tout; d'ailleurs, Edouard n'a pas vingt ans. C'est un mari trop jeune et Césarine est trop raisonnable pour ne pas sentir qu'il faut dans le mariage un ami qui nous guide, et non un enfant qui ait besoin d'être guidé. Au reste, mon neveu mérite son bonheur ; il est très-aimable et a de bien excellentes qualités. Il n'a rien que ce que sa mère voudra bien lui donner, et ce sera peu ! 1,800 francs d'appointement tout au plus, ou même 1,500, à présent qu'il est capitaine. Vous voyez qu'il lui faut une femme riche ; il la trouve, et bonne encore ! par-dessus le marché.

« Je me retire à la campagne, j'abandonne Paris, ses plaisirs, ses spectacles, ses vices, je me fais... misanthrope, — ne pouvant être autre chose. — Je ne me marie pourtant pas, mais je vais '*philosopher, moraliser*; — je renonce aux opéras, aux comédies, et surtout aux comédiens. Dalayrac est bien dégoûté aussi, mais il tient davantage au *tripot*; il n'aime que cela et il a besoin d'argent.

Malgré ses dégoûts et sa belle résolution de se faire misanthrope, Marsollier n'avait probablement pas résisté au plaisir d'écrire, et aussi au charme que l'on trouve

(1) D'une beauté remarquable, W<sup>m</sup> Césarine appartenait à une famille de Lyon, très-distinguée par son esprit et son savoir. Plusieurs personnes alliées à cette famille existent encore ; nous taisons son nom. Disons seulement que le portrait de M<sup>me</sup> Césarine, donné par sa mère à ses amis, se trouve encore dans quelques salons de la ville, où il est conservé avec soin.

dans l'enivrement que produisent les succès obtenus.

Sa dernière lettre à son ami semble indiquer pourtant que cette résolution, si souvent prise, de s'éloigner de Paris et du théâtre, est bien arrêtée dans son esprit, ou du moins, que s'il n'a pas le courage de vivre dans la solitude, il est bien disposé à chercher, loin de la capitale, un autre public qui rendra justice à son talent, et l'appréciera comme il mérite d'être apprécié.

« Je n'ai pas répondu à votre dernière lettre de Toulouse, mon cher ami, parce que vous m'annonciez votre prochain départ.

« Le théâtre de la rue Faydeau va bien mal ; la désunion, les mauvais procédés envers les acteurs augmentent tous les jours, et je renonce à travailler pour eux. Je me retire à la campagne (1). Peut-être même, au printemps, passerai-je en pays étrangers. On me fait de très-belles et *très-bonnes* propositions. — Adieu, mon cher ami, Dalayrac et sa femme se portent bien. — Le pauvre Dalayrac vient d'éprouver une chute dans LA BOUCLE DE CHEVEUX, d'Offman et de plus, la pièce qu'on devait rejouer mardi en reste là, par la fuite de Philis et d'Andrieux qui sont allés en Russie ; — il est désolé. Je vous embrasse. »

(1) Marsollier habitait une maison de campagne, située dans le village des Goupillières, près de Thoiry, à dix lieues de Paris. Voici la description de cette maison ; elle est extraite d'une correspondance que je publierai peut-être un jour.

« Je t'écris, chère mère, d'une charmante habitation que possède M. Marsollier, à dix lieues de Paris. J'y arrivai hier dans la journée. J'ai pour moi un pavillon dans le jardin, salon, chambre à coucher, cabinet, etc.. et partout du feu. Le matin un bon déjeuner, un bon dîner ensuite, et le soir musique, parties, chansons improvisées par le seigneur et maître qui est toujours plein d'esprit. »

Montfort-Lamaury, 3 nivôse an n.

Cette lettre, sans être la dernière de la correspondance entretenue pendant de longues années entre ces deux amis, terminera cependant la communication possible de cette correspondance si intime.

Marsollier s'était retiré à la campagne ; après y avoir passé quelque temps, il vint s'établir à Versailles, où il est mort le 22 avril 1817.

Son protégé, après avoir fait ses premières armes en Italie, prenait part à l'expédition d'Égypte et à la guerre d'Espagne, assistait à la plupart des grandes batailles de l'Empire, et rentré dans foyers, mourait à Lyon, en 1822, à l'âge de 48 ans.

Messieurs et très-honorables confrères, en vous communiquant ces lettres, qui vous montrent toutes les qualités du cœur généreux de Marsollier, où nous trouvons plusieurs détails intéressants sur sa vie privée et des particularités curieuses sur sa carrière d'auteur dramatique, j'ai voulu rappeler cet excellent et remarquable écrivain d'une époque passée, au souvenir des hommes de lettres et des Lyonnais, dont il aimait à se dire le concitoyen ; je ne pouvais mieux m'acquitter, envers sa mémoire, d'une dette de famille ; car l'officier d'artillerie de la garde que Marsollier des Vivetières honorait du titre précieux de *cher ami*, était mon père.

E. PERRET DE LA MENUE,

Architecte.